

ROBUSQUET

**POÈMES RIDICULES
POUR GENS STUPIDES**

ROBUSQUET

**POÈMES RIDICULES
POUR GENS STUPIDES**



*Illustration du couvêr: Alexandre Paul Samak,
Illustration et conception du logo : Robusquet*

Tous droits réservés à ROBUSQUET

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2014

ISBN :979-10-359-6803-8

© Copyright 2009

Montréal, Québec

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

First Edition

*Ce livre a été publié en France
This book was published in France*

À tous ceux qui,
comme l'auteur,
sont stupides
et intelligents

PRÉFACE

La folie est de toujours se comporter de la même manière
et de s'attendre à un résultat différent.

ALBERT EINSTEIN

La raison est ce qui effraie le plus chez un fou.

ANATOLE

Sur la sémantique des maux

La langue est un étendard d'identification ethnique, puisque la langue est un produit du corps et de l'esprit, puisque la langue est à l'intelligence ce que l'intelligence est à l'expérience, puisque les mots sont les signes phonétiques et visuels par lesquels, sans nounou, nous nous nouons, et par lesquels nous nous foutons des tapes sur la gueule, en contemplant cette merveille, l'auteur pense qu'il faut redonner aux mots tout le respect qu'on leur doit (merci d'applaudir l'auteur dans votre dène d'aplaudes).

Les mots disent presque tous les visages du Réel. Et surtout, les mots peuvent à la fois et à la fin peindre tout un siècle! Ils ne fatiguent jamais...

Prenons pour exemple le mot, hérésie. En voici un cependant qui porte la teinte du Moyen Âge, et nous savons que nous appelons le Moyen Âge, un âge moyen, parce que c'était le seul moyen de dire que, comme Âge, il fut plutôt... moyen; admettons que d'autres ont

été bien meilleurs, avec leurs côtés pas meilleurs! Il est taché d'une époque révolue (comme le sera le nôtre lorsque'une autre époque aura commencé), mais le mot hérésie est encore bien utile, quelque soit l'époque...

Selon le savant qui l'a pondue, selon ceux qui l'ont fait évoluer, il veut dire: doctrine, système, école philosophique contraires aux enseignements d'une religion, (parce que, comme l'auteur, nous savons que chaque religion possède toute la vérité, à part la vérité qu'elle ne possède pas) idée contraire à l'opinion commune, (et comme l'auteur, nous savons que l'opinion commune est une secte qui s'ignore) erreur, secte religieuse, faire un choix. Ce mot a toutes ces acceptions!

Un seul mot pour dire *tous ces aspects du Réel*! Nous dirons peut-être qu'il a fait son temps le petit mot, qu'il doit céder sa place aux autres plus grands, ceux qui ont une sécurité d'emploi, un pragmatisme inné, un bouclier de protection sociale, comme: cage ou pomme, ou adamite ou pénis...

S'il est toujours utile, s'il a fait son temps, il est comme une vieille chemise qu'on peut encore mettre, mais qu'on ne porte plus parce qu'elle est vieille d'hier. Ou s'il est encore utile, mais frustrateur, il ressemble à ce quelqu'un qu'on appelle une fois l'an parce que c'est son anniversaire et l'on s'y force. Belle-maman dira: « Merci bien, repassez-moi ma fille! »

Non, non, Cendrillon est passée par là, elle aussi. Ce n'est pas parce qu'un conte de fée finit bien, qu'il continue de bien finir.

Pensez-vous vraiment que son mariage avec le prince d'à-côté a freiné ses problèmes avec sa méchante mère adoptive? C'est oublier trop vite qu'après son mariage, entre en scène la mère de ce

dit prince. Sa vraie belle-mère, qui était toute aussi laide, conspiratrice et constipatrice que l'autre. Et sa laide-mère n'était pas n'importe qui... Ah! non... Elle était nulle autre que la sorcière méchante du Magicien d'Oz. Qu'est-ce que ça te donne d'avoir un soulier de cristal, un beau mec avec un gland richissime et un château neuf, quand tu es aux prises avec une coterie de chipies abrutissantes? C'est comme vouloir prendre tes vacances en enfer, congé payé. Ce n'est pas une lune de miel qu'elle a eue Cendrillon, mais une lune de fiel. En tous les cas, elle ne s'en était probablement pas rendue compte. Elle qui ne sait compter les heures, n'a pas réfléchi... D'accord, sa montre était brisée.

Avec le petit chaperon rouge, même scénario. Pensons-nous vraiment qu'une fois devenue femme, elle ait invité le gros méchant loup à son mariage? Il a bouffé sa grand-mère, merde! Tu parles d'une maudite bête sauvage toi; sauter sur une vieille comme ça! Il a été très chanceux ce loup, parce que si la mamie avait été Margareth Thatcher, il en aurait mangé toute une. C'est pour cela qu'il avala le chaperon rouge. Elle aurait vengé mère-grand. Repu, il rota deux fois, sous la chevillette.

Mais bon, revenons à nos cercueils. On a mis le mot hérésie au bucher! Depuis ce temps-là, il allume, fume et fulmine!

Ô le vilain mot! Hérésie! Pourquoi faut-il condamner les mots à des siècles qui ont figé nos sentiments dans leurs sens et dans leurs sonorités? Nous dirons que c'est là toute la force d'un mot. Certes, mais considérons ceci: qui nous libérera de la misère humaine? Au lieu de dire: « J'ai fait le choix d'appartenir à cette école de philosophie qui enseigne ce système de pensée contraire à l'opinion commune », on pourrait dire: « J'ai fait l'hérésie, d'appartenir à

cette hérésie qui enseigne cette hérésie contraire à l'hérésie! » Bon, il est incontestablement vrai qu'on abuse du même mot et qu'on l'use! mais la tache du Moyen Âge est sur ce mot, et peut-être est-elle trop grosse pour qu'on s'autorise à l'ôter aussi facilement. Le Gros-bon-sens? C'est un détergent facile, net, plus de trace... On se tait.

Oui, les mots sont aussi vivants que les pensées par lesquelles ils sortent pour un premier cri, et les pensées sont aussi vivantes que les mots par lesquels nous nous exprimons, pour lesquelles nous nous nouons à nous foutre des tapes sur la gueule.

La nounou est partie! Cependant, il y a un piège dans les mots... oui, le piège de l'évolution et des liens sentimentaux.

Certains mots ont des nœuds d'ambiguïté, d'autres ont une force terrible, d'autres un charme, et d'autres, les pires qui soient, les plus nécessaires qui soient, sont capables de faire naître nos peurs et nos passions les plus profondes. Prenons pour exemple le fameux mot *nègre*. Scénario: En latin, le mot *niger* signifie *noir*. En 1529, le mot *negro* est espagnol, et signifie une personne de race noire (veillons prendre note du mot personne dans la définition).

Au XVII^e siècle le mot signifiait aussi: brun foncé; mais plus tard, au dix-huitième, le mot voulait dire: esclave noir.

Ô! sentons-nous déjà la racine de sa teinte raciste? Les peurs, les passions profondes, l'évolution, les liens sentimentaux! Nous avons taché ce mot avec le sang des Noirs et la haine des colonisateurs. On peut dire *negro* en espagnol, et *negro spiritual* en anglais, mais attention, le dire en français, dire *nègre* comme le disent les Nègres? On risque d'offusquer les Blancs, qui, devant leurs haines

passées, sont affligés de remords tardifs. Malgré les définitions nombreuses qu'on lui a données, on craint son emploi, parce qu'on lui soumet nos peurs et notre sentimentalité esclaves de l'Histoire.

Qui invente les mots?

Le besoin, le génie, les goûts, les préjugés, les peurs, la sottise, l'amour... Qui leur donne l'allant? L'usage... Et qui les censurent? La peur, la sensibilité, la sensiblerie risible, le dieu des euphémismes, la politesse, le respect. Les mots doivent être esclaves des hommes et non les hommes esclaves des mots! Pourquoi n'est-on pas raciste quand on dit des choses comme: « Ah! lui, il a des idées noires! » Ou: « Lui, il est dépressif, il brouille du noir! », ou encore: « Il tape constamment sur ce conard, c'est sa bête noire! »

Puisque nègre et noir ont la même racine, on pourrait dire sans aucun changement de sens: « Ah! lui, il a des idées nègres! » Ou: « Lui, il brouille toujours du nègre. », ou: « C'est sa bête nègre. » Nègre veut dire noir! C'est le même principe avec Blanc et Caucasien sans l'histoire coloniale. Enfin, on sait bien qu'entre tribus, les Noirs ne se font pas de cadeaux, et sont tout autant esclavagistes et racistes que les Blancs; sauf que la couleur de la peau n'en est pas l'origine, mais le nom à qui l'on appartient! Tiens, tiens... esclave d'un nom, pour être l'esclave d'un autre! Le Blanc saura me libérer. Ce Blanc qui n'est pas blanc-bleu... Ce Blanc qui m'a trompé, ma négritude lui doit quelque chose. Noir je suis, Noir je deviens.

Est-ce qu'un membre de la négritude (un mot méloratif inventé par un Martiniquais du nom d'Aimé Césaire, un écrivain Noir), est-

ce qu'un membre de la négritude est raciste lorsqu'il dit: « Eh, ce Caucasien, il est blanc comme un drap! » Est-ce que c'est grave d'être un drap? Notre petit ami le drap, n'est-il pas un élément essentiel de notre quotidien et de la conjugalité? Est-ce que tous les draps sont blancs, sinon, de quel degré de blancheur parle-t-il notre petit frère Nègre? Ou encore: « Ce Caucasien, il a blanchi mon argent. » ou « Hé, cette Blanche-là, elle m'a fait passer une nuit blanche! » Et puisque blanchir de l'argent n'est pas généralement une action de justice sociale, serait-il raciste de la part d'un Blanc d'utiliser une telle expression envers ces petits frères de la blanchitude? L'auteur ne sait pas pour tous, mais il n'est pas Blanc, il est Beige! Il fait partie de la beigeitude.

Si l'on ne peut pas enfermer une épopée dans un conte, si l'on ne peut pas enfermer l'esprit humain dans un siècle, alors pourquoi enfermer les mots dans des sentiments?

L'auteur rétorque: les mots nous appartiennent. Ils ne sont pas la propriété d'un dictionnaire, d'une académie ou d'un gouvernement. Libérons-nous de la peur des mots!

Sur la réalité obligatoire de la conerie

Un minimum d'abrutissement est nécessaire pour entretenir le commerce de la conerie. Et quel commerce! L'auteur de ce livre, se livre aux multiples erreurs et spasmes de son esprit dans l'unique but d'en n'avoir aucun; car le but principal de la conerie est de construire une tour pour y garder de l'air; surtout l'air de rien! Comme c'est le destin de la neige de tomber et de fondre, et c'est bien ce qu'elle se dit en tombant: « Non mais, je tombe et ensuite je

fonds; au fond, qu'essé qu'ça donne? C'est juste injuste. » Ne faut-il pas choisir de ne pas avoir un but pour en avoir un? Bref, on lui pardonnera aisément l'absence de but littéraire dans ce livre, après tout, certains, forçant un peu trop leurs neurones, croiront en trouver un, et ceci convient très bien à l'auteur qui trouvera certainement très drôles tous ces faiseurs de doctrines littéraires, et tous ces littérateurs qui têtent le tétin d'Apollon!

Comme l'a écrit Racine:

C'est peu qu'avec son lait une mère amazone

M'a fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.

Hyppolyte à Thérèmène dans la tragédie Phèdre... Rions!

Allons rions. Qui ose?

Revenons à nos moutons moulés.

D'autres, plus littérateurs que la littérature, dresseront littéralement un dithyrambe de ce livre, chercheront à l'applaudir, s'ils ont le temps, si chaque jour qui passe n'est pas un jour perdu, mais gagné, si l'univers a du temps inutile à nous offrir pour qu'on le perde (où donc va le temps perdu quand on le perd?); ils seront seuls, assis dans l'intimité de leur chambre d'applaudissements (dêne d'aplaudes) ornée de festons jolis rococoulants et de bébellothèques aux livres poudreux, jamais ouverts, fiers ornements d'un esprit inactif, mais, ô que bien coiffé!

Ils sont les bienvenus, mais les aplaudes ne sont pas recommandés, puisqu'il s'agit d'un panégyrique volontaire de la conerie, et l'applaudir pourrait miner toute forme de crédibilité morale, surtout devant de prestigieuses personnes qui se croient

plus sérieuses que le dieu Sérieux, grand dieu de tous les sérieux; quoi que, si elles applaudissent dans l'intimité sombre de leur chambre d'applaudes, elles ne courent aucun risque — à moins bien sûr que des personnes prestigieuses et sérieuses (comme des prêtres du dieu Sérieux) soient en secret dans la dène d'applaudes, l'écume à la bouche contre les cavaliers du Rire, à les épier d'un œil grave et menaçant, fassent à l'auteur comme à Thérāmène:

*En efforts impuissants leur maître se consume,
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu meme, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.*

Oui, Messieurs les sérieux ... Votre dieu le dit: « J'enracine! »

Pour ceux qui le liront à la légère, qu'ils soient rassurés — l'auteur ne sait de quoi, mais ils y trouveront certainement de quoi dedans pour se rassurer, l'auteur y a mis des poèmes pour rasséréner les esprits aux contractions fréquentes, aux morphasmes cérébraux, aux mœurs quelque peu roses, et dont l'esprit religieux — fût-il piégé dans la religiosité myrrhifique, serait un peu plus développé que celui du commun des mortels. Somme toute, ne faudrait-il pas dire, voilà pourquoi l'auteur le spécifie, sans quoi cette préface ne serait complète, qu'avant de lire, et c'est fortement recommandé par l'auteur, on le lui reprocherait sinon, puisque cette recommandation n'est point négligeable, car il la faut souligner, sinon qui le ferait, après tout c'est la tâche de l'auteur et de nul autre; en fait, on ne s'imagine que difficilement à qui la tâche eût pu revenir, comme s'il en pouvait avoir une autre; il faut que les lecteurs, avec toute la facilité que cette faculté comporte pour ceux

qui l'auront, et toute la difficulté que cette faculté comporte pour ceux qui ne l'auront pas; il faut que les lecteurs envisagent la possibilité; il faut qu'ils lisent ce livre l'esprit bien livré hors de la lise et bien élevé vers les hauteurs où habite l'auteur, des hauteurs accessibles certes, puisque l'auteur y accède; et si cela lui est possible, c'est donc possible aussi aux lecteurs, puisque les deux sont humains et en symbiose naturelle dans le même érable, la même orientation ontologique; il faut que le lecteur lise ce livre, comme un enfant laisse s'envoler son ballon juste pour voir l'effet que ça fait un ballon tout là- haut, puis pleurer alors pour en avoir un autre, mais d'une autre couleur, et encore un autre, puis un autre... Enfin tout un ciel aux mille couleurs, parce que la nounou l'a bien voulu. Nouons!

Si la force gravitationnelle de certains poèmes tire le lecteur vers le sol de l'incompréhension, il est impératif qu'il maintienne l'eurythmie de son cerveau intacte; mais s'il advenait un épiphénomène fâcheux, l'auteur souhaite d'avance un prompt rétablissement. D'autre part, l'auteur n'est point responsable des spasmes retrouvés, fussent-ils des mnémo-tiques, des prépuçetules qui léthargiclent, ou même des *verbethnocrises relatifmen subordoné*; non plus est-il responsable des conséquences néfastes que ses textes peuvent avoir sur les intelligences mielleuses ou agnostiques, ou croyantes, ou athées, ou abruties, ou qui sont un amalgame de tout ceci, mais il souligne la grande empathie qu'il a envers les dites élévations sinistrées de l'esprit, aussi communes chez les non-croyants que chez les croyants.

Comme l'auteur n'aime pas les longues préfaces, car elles sont, il l'estime, la trop souventefois preuve d'un besoin de débiter pour

emplir le plus de pages possibles au début d'un livre afin d'impressionner le lecteur impressionnable, par la profusion, ô oui, vous avez bien lu, la profusion et l'empilage de mots que ce dit lecteur désire *ardamen*; l'auteur tentera très bientôt d'abréger la préface qui, selon lui, est déjà trop longue et peut causer, à force de lire, une certaine attente prolongée qui, au bout du compte, laisse sur le postérieur ou les doigts du lecteur, des furoncles désagréables ou des pustulles épidermises, peut-être même quelques élans de nausées; même s'il existe des médicaments pour ces malaises, ce n'est pas le désir de l'auteur de faire dépenser de l'argent pour des médicaments, quand tout ce qu'il doit faire c'est abréger sa maudite préface qui semble vraiment trop interminable, pour ne pas souligner le mot minable dans interminable, car ceci ne ferait qu'allonger la préface.

La question se pose crument, sans ambivalence: pourquoi ne pas joindre l'inutile à l'agréable et le sérieux au comique? C'est donc avec une bonasse inclination que l'auteur soumet sa plume et son esprit à un arrêt cérébro-littéraire, le temps d'écrire ce livre et d'aller faire pipi.

Ode à la Conerie

Le fou m'ignore,
le sage me fuit,
Le sage instruit le fou,
le fou instruit le sage;
Les deux me servent.

Qui saura, majesté, d'un beau et juste trait,
Peindre fidèlement ton grotesque portrait?
Tu te métamorphoses
Dès qu'un pinceau t'a mis une couleur d'acier
Ou qu'un sage mondain te capture et t'assied
Sur le banc de ses gloses...

Tu te caches partout pour afficher ton front;
C'est ainsi qu'en régnaant tu maintiens ton affront.
Combien de fois les hommes,
Ardents à te chasser, se sont dit pleins d'espoir:
« Si nous voilons ses yeux, nous pourrons, sans se voir,
Connaitre qui nous sommes! »

Ignorance! Folie! Étourdissements lourds!
Et dire qu'on te croit la sœur de nos amours!
Ô ma Princesse écoute:
Certes, il faut t'aimer, mais ma muse n'a point
L'étrange loisir ni le vulgaire besoin

De repeindre ta voute...

Plaît-il qu'elle portât sans humour ni passion,
À tes comportements, la plus humble attention;
Cependant, qu'elle admette
Que son discours honnête en est un fallacieux,
Et qu'il n'est nullement, pour le redire mieux,
Un vrai discours honnête.

Bien qu'elle ait quelques mots pour te glorifier,
Il ne faut surtout pas entièrement s'y fier;
Car, après tout, ma muse,
Indécise parfois, exigeante en tout temps,
Capable de grandeur et de bassesse autant,
Est une qui s'abuse...

Aristote dirait que tu n'es pas un bien,
Saint Paul te garderait de suivre le chrétien,
Mais Triboulet te cherche.
Le trio n'est-il pas admis devant un roi?
N'es-tu pas un moqueur qui, sur le vieux beffroi,
Se perche et tend sa perche?

Allons, allons ma muse, ouvre ton cœur un peu;
Fais à la Connerie un amoureux aveu.
Ne sois pas trop rebelle.
Même si sa laideur, se montrant tous les jours,
Nous fait sur nos chemins esquiver son parcours,
Apprends-lui qu'elle est belle.

Car, en somme, il lui faut dans ce recueil du moins,

Par l'encens de la langue, à défaut de benjoin,
Lui porter quelque éloge.
Ne sois pas trop obscure: aie un discours plus clair.
Sinon je porterai, voyant ta tête en l'air,
De la honte, la toge.

C'est toi ma muse, toi, qui devras la laver,
Quand je l'aurai salie et voudrai l'enlever.
Qui m'en fait le reproche?
Sa majesté n'est point l'objet d'un encensoir,
Et naturellement, le cœur est au pressoir
Le jour qu'il s'en approche.

Louer la Connerie? Elle a autant d'aspects
Qu'un serf peut, à son roi, témoigner de respects.
Fi! Ouvrons la poubelle
De nos exclamations, et mettons au caveau
Le confort cartésien du débile cerveau.
Muse, parle-moi d'elle.

Le loup, le lièvre et le corbeau

— Que dites-vous là? Êtes-vous stupides?
Ce sont des couilles d'agneau, dit le loup.

— Ô que non, répartit le lièvre, ce sont des choux de Bruxelles!

— Vous êtes fort aveugles, ajouta le corbeau; ce sont des yeux d'homme.

Chacun voit ce qu'il veut dans la soupe de la vie.

Les larmes de Méduse

Un jour mon ombre grise, inaltérable et nue,
Survolait doucement une plage inconnue,
Quand les reflets dorés
De ses galets lustrés
Perdirent leur brillance à ma sombre venue.

Sous mes pieds, j'entendis les spectres helléniques
À ma chair encor jeune hurler leurs cris iniques,
Comme si, sans retour,
En souffrant sans amour,
Ils avaient envié mes jours messianiques.

Que sont tous ces galets pour que l'Attique épanche,
De ses tourments passés, la voix funeste et franche
Quand j'y pose les pieds?
On croirait des guêpiers
Remplis de cœurs méchants qui cherchent leur revanche!

Soudain, sortant du sable, une femme hurle et fuse
Avec des yeux brulants, impurs et pleins de ruse.
J'esquive ses filets,
Et vois que ces galets
Sont, sous mes pieds intrus, les larmes de Méduse.

Le transfuge

Dans le vallon du dernier fruit,
Un transfuge en supplice
Grignote sa malice
Et glisse dans la coulisse du vice.
Tant pis pour lui, c'est la nuit,
Il s'ennuie et se nuit.

La philosophistique
L'omnipotence attique
De la sentence épique
Pèse sur le sophiste
Comme un grand kyste cérébral.
Ses livres sont la tombe

Où ses neurones plombent:
Petits flocons d'esprit
Qui dans son crâne épris,
Lui font mal.
Le matamore
Parfois, quand vient le matamore
Avec ses grands airs de victorieux,

Je me surprends du soleil qui baigne sur lui,
Et je me dis: « Ah! Oui? Ô!
Le soleil brille sur le matamore? »

Et le matamore sourit.
Il joue son air apollinaire;
Il montre ses dents blanches;
Il secoue ses hanches,
Et le soleil brille sur le matamore!

Face d'alg-herbe

Si vous pétuner de l'alg-herbe
Dehors entre les édifices;
Si sur vos visages imberbes
Se creusent plusieurs orifices,
Vous aurez la peau peu commune,
Et vous saurez bien calculer.
Puis, sous votre face de lune
Les hiboux viendront hululer...
Mais vous serez le seul
À les voir et à les entendre.

La mer Rouge

Dans la mer Rouge
Il y a des vagues rouges,
Des côtes et des crasilles rouges;
Il y a des requins et des dauphins rouges
Et des couchers de soleil rouges;
Il y a aussi des murènes rouges,
De vieux navires dans des sables rouges;
Il y a des oiseaux de mer rouges
Et des pieuvres aux bras rouges;
Il y a des acrostoles rouges
Ainsi que des arondelles rouges;
Il y a aussi des astéries rougement rouges;

Mais quand la mer fut séparée par Dieu,
Elle resta rouge et le ciel bleu...

L'aubépine sur le catafalque

Ô catafalque! Toi, prestigieux pupitre des morts,
Écris ton épithalame à la dame aubépine
Qui pousse sur tes planches noires.
Que je suis ému par tes planches parfaites,
Et ta solitude lugubre!
Ô catafalque! Toi, prestigieux pupitre des vivants,
L'aubépine s'enracine et devine la divine
Essence de ta neutralité discrète.
Ô catafalque! Toi, majestueux piédestal des morts,
L'aubépine s'élève et sa trêve est une Ève

Pour les baisers posthumes ...

Ô catafalque!

Toi, ostensible carrosse des cadavres

Que l'aubépine en ruine s'incline à sentir:

Vaniteuse évanescence avide...

Ô catafalque, ô catafalque, ô catafalque!

La contre-ballade des saisons

Quel pas n'ai-je fait point que neige n'eût pas fait?
Je floconne aussi bien qu'elle floconnerait
Partout, en neigeotant mes flocons par tout quai;
Car après eux, tout près, je puis m'y pratiquer.

Quel corps ne voudrait pas incorporer ce point?
Floonnant folichon, je me flochonne au loin;
Car j'ai l'art de neiger comme la neige enneige.
L'hiver, je délibère en me disant: « Que fais-je?

Le printemps reviendra reprendre à temps mon drap,
Celui qu'en blanchotant, j'ai relui de blanc gras. »
Et quand le printemps vient, tant il faut qu'il advienne,
Je défloconne enfin la terre qui n'est mienne,

Et fleurichonne au vent mes fleurs par tout le quai;
Car après tout, tout près, je puis m'y pratiquer.
Quel corps ne voudrait pas incorporer ce point?
Fleuronnant folichon, je fleurochonne au loin;

Car j'ai l'art de fleurir comme la fleur fleurie.
Au printemps, je printane en me disant: « Je prie
Que l'automne n'arrive en rival autonome;
Car après lui, tout près, c'est l'hiver qui rassomme. »

Et quand advient l'automne avec ses feuilles frêles,
J'en prends le poids en plus de prendre en moi la grêle;
Mais, je feuillonne en fier les arbres désarbrants:
Car j'ai l'art d'effeuiller l'arbre abracadabrant.

À l'automne, j'entonne une contre-ballade:
« L'hiver vorace est ivre, il remoule un malade;
Partout, il fige en tout ses flocons par tout quai;
Car après tout, tout près, il vient s'y pratiquer. »

Col chic et colchiques

Les pleurs ne tombaient pas de ses grands yeux moroses,
Pendant qu'il s'inclinait sur le cercueil ouvert.
Il n'avait pas en main quelque bouquet de roses,
Car c'eût été pour lui un cadeau fort trop cher.

Il portait un col chic et regardait sans âme
Des convives présents, les fracs riches en deuil.
Et quand il déposa un baiser sur sa femme,
Il fut choqué du prix mortel de son cercueil.

Sa femme lui donnait des balafres psychiques,
Quoiqu'il suât son plein à les dissimuler.
Mais, quand sur elle on déposa de beaux colchiques,
Il éclata de rage et se mit à hurler.

Le crépuscule

Le cachot sombre et chaud dans son ombre cachait
Un prince sans royaume et qui, au mur cochai
Les jours que ses bourreaux lui dérobaient sans honte.
Il voyait les saisons, des bourgeons à la fonte,
Défiler comme un songe en dehors de l'esprit;
Les barreaux se tenaient tels des gardes épris
De leur devoir de fer, leur devoir immuable,
Muets, sans cœur, sans vie et sans crime avouable.

Le soleil quelquefois tranchait son triste lieu,
Et par ses doux rayons lui faisait croire en Dieu;
Mais l'astre le cédait au pâle crépuscule
Où, dans les bois couverts, un hibou libre hulule.
Et la bête nocturne au sobre et morne chant,
Venait à sa fenêtre, à la minuit, perchant
Sa svelte silhouette aux orbites vert pomme
Afin de le sortir, un moment, de son somme.

Le prince ouvrait son œil à l'hibou hululant,
Lâchant un long soupir, un grommèlement lent,
Et dans son noir cachot, sous la clarté lunaire,
Il confiait son âme à l'oiseau débonnaire.

Mais ce soir là, l'hibou ne venait pas chanter,
L'heure était à la vie et à la liberté;
Alors, l'oiseau s'émeut, se déplace et titube,

Laisse tomber au sol un petit crépuscule,
Et s'envole en silence au milieu des bois.

Le prince, émerveillé, le regardait sans voix.
Il prit la chose étrange entre ses mains galeuses;
Ses six côtés lançaient des clartés nébuleuses,
Comme des tourbillons blafards et bigarrés.

Il le tournait, l'ouvrit, et ses côtés moirés
Se mirent à briller. Aussitôt une flamme,
Telle une main céleste, attrapa sa pauvre âme,
Et d'un seul trait le prit dans son petit boitier.
Il apparut assis à côté d'un potier,
Qui, sans le regarder, retravaillait sa glaise.
Le prince était perdu, confus et mal à l'aise.

Alors il se leva, sortit de l'atelier,
Se croyant maintenant un autre fol à lier,
Quand soudain il perd pieds, trébuche et puis bascule,
Tombe dans les cieux gris du vaste crépuscule
Et s'arrête, vivant, sous le pont d'Avignon.
Il y zieute à danser de joyeux Cro-Magnons,
En subjugue une femme aux courbes d'aventure,
Danse avec elle une heure et l'emmène en voiture.

À la campagne au loin, il achète un château,
En rénove les murs, le donjon, les créneaux.
Mais dans sa chambre, encore il rejoue au rebelle,
Et se laisse tomber dans les bras de sa belle.

Bientôt, l'hibou revient se percher comme avant,
Hulule à la fenêtre, à la lune et au vent;
Mais le prince l'ignore, il est ingrat, immonde;
L'oiseau l'enferme alors pour toujours dans son monde.
Et quelques jours plus tard, étourdi dans sa tour,
Le prince voit monter un grand ost alentour.

Il perd femme et château, se retrouve en cellule,
Et l'hibou qui revient à sa fenêtre, hulule...

Le cornichon astral ou cornapititus astralis

Dans tous les cornichons
Il y a un rêve immense.
Un rêve galactique
Rempli des transhumances
Des aurores tonitruantes.
Un rêve intergalactique,
Sporadique, épique, excentrique,
Fatidique, fanatique, antique...
Un rêve astral, cosmique.
Dans tous les cornichons
Il y a le désir de dénicher
Un nichon;
De mettre son corps sur un nichon...
Dans tous les cornichons.
Dans tous les cornichons,
Il y a le rêve.
Le rêve de se faire trancher,
Arroser, mariner, placer en rangée
Autour d'un plat de crevettes royales!
Le rêve bizarre d'être mis dans l'arène
D'une salade romaine,
Et de plaire à César!
Un rêve...
Mais moi, je n'en ai pas: je crève...
Moi, je ne verrai jamais César!
Parce que je suis une betterave.

La guitare éclectique

Quand je joue ma guitare éclectique,
À l'instar d'un trouvère extatique,
Je fais danser l'Africaine,
Qui se pavane
Comme une hyène
Sur la plaine,
De la savane.
Je me promène
De caravane en caravane,
Et ma guitare dans l'air
Vibre sans réverbère;
Et sans peine,
Je me libère comme un âne,
Du joug de mes vilaines
Chie-mères qui me damnent.
Puis j'espère
Qu'une nuit quand se fane
Le buis et les ronces fleuries,
Me revienne l'Africaine,
Qui a dansé trop loin,
Avec des talapoins
Jusqu'aux forêts norvégiennes.

Le Courilicoucou

Lors d'une séance d'hypnose, un nazi en tutu
révéla le secret de son parti en chantant ce refrain,
tout en l'accompagnant d'une danse fort virile avec,
autour du cou, une mitraillette et un coucou en bois:

Le Courilicoucou cou cou,
Courilicoucou, Courilicoucou,
Cou cou cou cou cou cou cou.
Le Courilicoucou cou cou,
Courilicoucou, Courilicoucou,
Cou cou cou cou cou cou cou.